Anna Maria Ortese, Le piccole persone : in difesa degli animali e altri scritti

Vincent d'Orlando

▶ **To cite this version:**

Vincent d'Orlando. Anna Maria Ortese, Le piccole persone : in difesa degli animali e altri scritti. Transalpina : études italiennes, 2017, pp.279-281, n°20. hal-02293078

HAL Id: hal-02293078

https://normandie-univ.hal.science/hal-02293078

Submitted on 20 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vincent d'Orlando

Anna Maria Ortese, *Le Piccole Persone*, Adelphi, 2016, 271 p.

(compte rendu publié in « Transalpina », n°20, 2017, p.279-281)

Il convient de saluer l'initiative de l'éditeur Adelphi et le remarquable travail de présentation d'Angela Borghesi qui nous permettent de lire des textes qu'Anna Maria Ortese a rédigés entre 1940 et 1997. La plupart ont paru dans des journaux italiens, d'autres sont inédits. L'ensemble regroupe donc plus de cinquante ans d'annotations et de prises de position sur l'Italie contemporaine, sur la lente déshumanisation de la société et le mépris des puissants envers les « petites personnes » , les « derniers », les « humbles » – pour le dire à la manière de l'aimé Pascoli – exprimées sur un ton où la colère rentrée le dispute à une sorte d'innocence bienveillante et de divagation poétique face à la beauté de l'univers.

Les textes proposés, des articles essentiellement, sont disposés d'une façon thématique mais, au-delà de la distinction entre réflexions sur la nature meurtrie par un développement économique anarchique et portraits sensibles d'animaux, victimes expiatoires du pouvoir de l'argent et de la réification du vivant, se déploie dans ces écrits une même indignation toujours sincère et sensible, parfois naïve, qui définit une posture d'*improperium* désolé et civique.

On connait l'amour d'Anna Maria Ortese pour Leopardi. De nombreux passages évoquent *Le operette morali* et les textes de la première partie des *Piccole Persone* dessinent une sorte d' « histoire du genre humain » augmentée de considérations plus contemporaines sur les conséquences de la tyrannie du profit. L'idée d'une « énergie » qui circule entre les êtres vivants, fleurs et arbres compris, d'une solidarité profonde et nécessaire entre les différentes formes de vie, d'une « maison commune » où toutes les créatures méritent un égal respect, tout cela emprunte à une tradition à la fois panthéiste et religieuse qui remonte à saint François et dont Ortese n'est pas la seule représentante dans le paysage littéraire italien du XXème siècle. Que l'on songe à Elsa Morante avec qui elle partage une compassion que certains contempteurs prirent pour de la sensiblerie, à Guido Ceronetti poète philosophe du cosmos, pour citer deux écrivains proches de l'auteur de *Il mare non bagna Napoli,* ou à Ignazio Silone, grand pourfendeur des hiérarchies immuables car, comme l'écrit Ortese dans un texte sur la vivisection : « qui a décrété qu'un chien est inférieur à un homme ? ».

Mais c'est surtout quand elle parle des animaux qu'apparaît l'étonnante modernité de ces textes. Les articles réunis par Angela Borghesi datent d'une époque, pas si éloignée, où nulle loi ne les protégeait et où dominait le spécisme, cette croyance dans l'inégalité entre les espèces vivantes, à l'avantage exclusif des humains, Nul iguane ici, mais beaucoup d'oiseaux tristement encagés comme le « cardillo addolorato » du récit éponyme, de chiens et de chevaux maltraités, d'agneaux et de cochons assassinés (l'auteur parle de « peine de mort » à propos des abattoirs et de la chasse). Car Ortese évoque tous les sujets qui depuis quelques années font la une des journaux et nourrissent la pensée des philosophes : la violence de la vivisection, l'enfer contemporain des abattoirs, l'exploitation honteuse des animaux de cirque, l'archaïsme de la chasse, la barbarie de certains rituels qui confondent souffrance et spectacle, comme la corrida, l'arbitraire du droit de vie ou de mort sur des êtres jugés – mais selon quels critères ? – inférieurs. Le processus narratif de ces brefs textes est toujours le même : une anecdote rapportée par un journal qui relate un acte de cruauté envers un animal fait naître une compassion et une rage que le texte ordonne et illustre pour aboutir à un renversement de la hiérarchie traditionnelle : la bestialité est humaine et les animaux sont incapables de faire le mal.

Ce retournement se traduit stylistiquement par le recours à l'anthropomorphisme d'un côté et à l'animalisation de l'autre. Les hommes sont des loups habités par une ambition aussi violente qu'un tigre alors que les animaux maltraités voient leur gueule devenir visage et leur regard se mettre à juger comme dans un passage où Ortese commente un récit de Natalia Ginzburg et qu'on ne peut lire sans penser à Lévinas ou au Derrida de *L'animal que donc je suis*. Et, dans une approche chrétienne et mystique présente dans de nombreux textes, c'est par l'humiliation subie que les animaux s'humanisent. Cette servitude institutionnalisée est inique aux yeux d'Ortese et elle constitue le fil qui relie ses souvenirs d'enfance à ses indignations d'adulte devant les offenses proférées envers les plus faibles. Pour illustrer cette mémoire dolente, rappelons l'épisode fondateur, de saveur nietzschéenne, du paysan crachant dans les yeux de son cheval, les oiseaux qui, comme les lucioles de Pasolini ont disparu du paysage quotidien, ou encore les animaux torturés par jeu par des enfants (et comment ne pas songer au protagoniste du *Conformiste* de Moravia ?). La stupeur impuissante face à la force obtuse qui s'exerce sur les plus fragiles peut à l'occasion devenir haine des hommes et de leur obscène suffisance. Quelques comparaisons choquèrent à l'époque, à juste titre, comme un passage où Ortese, végétarienne assumée à défaut d'être végane – sans doute pour une simple question d'époque et de mode – tisse un parallèle entre camps nazis et abattoirs, systèmes concentrationnaires conçus par des « analphabètes moraux » et des « démons ». Les Italiens, selon elle particulièrement insensibles à la cause des bêtes – elle rapporte une polémique qui l'opposa à Goffredo Parise à propos de la chasse –, sont définis « SS des animaux ». Dans un autre texte, un même jeu d'équivalences surprenant compare Lady Diana à une biche traquée par des chasseurs (d'images).

Les animaux incarnent le plus naturellement cette attention à l'altérité des non-humains. Mais l'éthologie radicale d'Anna Maria Ortese devient l'ébauche d'une véritable pensée écologique qui se déploie dans ces textes et prend des formes apparemment différentes : la sauvegarde du patrimoine, comme le préconise Giorgio Bassani à la même époque, le refus du nucléaire, combat pour lequel elle retrouve Elsa Morante, la condamnation d'un développement économique qui dégrade la nature en paysage urbain et transforme la bonté de la vie – « la vie est bonne », pour citer une de ses formules au rousseauisme naïf – en lutte pour la domination. Et l'on retrouve les animaux qui, bien que victimes, conservent pour les hommes un amour indéfectible : « Un chien est un ange. Sa petite âme ne sait qu'adorer. Il adore l'homme ». Mais ce dernier est un Dieu particulier qui détruit ceux qui le vénèrent, à l'image de certains adultes qui humilient et violentent les enfants, ces autres innocents par antonomase qui, à plusieurs reprises, sont comparés aux animaux, et réciproquement, comme dans une scène poignante où Ortese dit avoir entendu un chiot de laboratoire pleurer comme un bébé. Pour ces victimes d'une barbarie moderne à échelle industrielle, Anna Maria Ortese préconise le chagrin et la pitié, mais aussi la prise de conscience et le combat. Elle appelle de ses vœux un durcissement de la loi envers les bourreaux d'animaux, l'interdiction de pratiques dégradantes, le soutien aux associations et aux personnalités engagées dans la défense animale, comme Brigitte Bardot qu'elle admire.

Un vers de la dédicace au Dauphin que Jean de La Fontaine plaça au début de ses *Fables* est resté célèbre : « Je me sers d'animaux pour instruire les hommes ». Tout écrivain animalier, ce que fut aussi Anna Maria Ortese, s'inscrit dans cette métaphorisation élégante destinée à mieux comprendre la nature humaine. Les « petites personnes » sont la mesure qui permet de rétablir l'homme dans une juste proportion, élément parmi d'autres d'un univers où chacun, à sa place, contribue à la survie d'un monde menacé par l'orgueil d'une espèce dangereusement prométhéenne. Telle est la modeste leçon des textes d'Anna Maria Ortese, humble dans sa formulation mais ambitieuse dans son propos. Ils forment les coulisses éclairantes de son grand œuvre qu'ils donnent envie de relire. Ne serait-ce que pour cette invitation au voyage, et pour la vertu prophétique qui les caractérise, *Les petites personnes*

constituent une étape essentielle dans la connaissance d'Ortese, de son univers poétique et, plus généralement, de la question de l'animalité dans la littérature italienne contemporaine.